

LOUISE PENNY

Nature morte

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Michel Saint-Germain



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un dimanche d'automne, le jour se lève sur le charmant village québécois de Three Pines, et les maisons reprennent vie peu à peu. Toutes, sauf une...

La découverte dans la forêt du cadavre de Jane Neal bouleverse les habitants de la petite communauté. Qui pouvait bien souhaiter la mort de cette enseignante à la retraite, peintre à ses heures, qui a vu grandir tous les enfants du village et dirigeait l'association des femmes de l'église anglicane ?

L'inspecteur-chef Armand Gamache, de la Sûreté du Québec, est dépêché sur les lieux. Il ne croit guère à un accident de chasse. Au cours de sa longue carrière au sein de l'escouade des homicides, il a appris à se méfier des apparences. Tandis que ses adjoints procèdent aux premiers interrogatoires, il s'abstrait du tumulte, s'assied sur un banc, dans le parc du village, s'imprègne des lieux et fait ce qu'il sait faire le mieux : il observe. Alors, lentement, à force d'attention, la perfection du tableau s'estompe. Des craquelures d'abord invisibles lézardent le vernis, l'oeil averti devine les retouches, les coupables repentirs, les inavouables repeints. Bientôt, la fresque idyllique livrera ses terribles secrets...

Avec ce premier volet des enquêtes de l'inspecteur-chef Armand Gamache, Louise Penny a concocté un roman plein de charme, de subtilité et d'humour, dans la plus pure tradition des grands maîtres de la littérature policière.

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LOUISE PENNY

Louise Penny a longtemps travaillé comme journaliste à Radio-Canada. Nature morte a remporté les prix les plus prestigieux : le Creasy Dagger en Grande-Bretagne, l'Arthur-Ellis Award au Canada, les Anthony et Barry Awards aux États-Unis, tous destinés à récompenser un premier roman. En 2010, le jury des Barry Awards l'a même désigné comme l'un des meilleurs romans policiers de la décennie. Comme plusieurs de ses personnages, Louise Penny habite les Cantons-de-l'Est, non loin de Montréal.

Photographie de couverture : © Géraldine Lay

Titre original :

Still Life

Editeur original :

Headline Publishing Group, Londres

© Louise Penny, 2005

© Flammarion Québec, 2010

pour la traduction française

© ACTES SUD, 2011

pour la présente édition

ISBN 978-2-330-01354-7

LOUISE PENNY

Nature morte

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Michel Saint-Germain

ACTES SUD

A Michael, de tout mon cœur.

Mlle Jane Neal se présenta devant Dieu dans la brume matinale du dimanche de Thanksgiving. Ce décès inattendu prit tout le monde au dépourvu. La mort de Mlle Neal n'était pas naturelle, sauf si l'on croit que tout arrive à point nommé. Si c'est le cas, Jane Neal avait passé ses soixante-seize années à s'approcher de ce dernier instant où la mort vint à sa rencontre, dans une érablière aux tons ardents, près du village de Three Pines. Elle tomba bras et jambes écartés, comme si elle avait voulu former la silhouette d'un ange dans les feuilles mortes aux couleurs vives.

L'inspecteur-chef Armand Gamache, de la Sûreté du Québec, posa un genou par terre. Son articulation claqua tel un coup de feu et ses grandes mains expressives survolèrent le minuscule cercle de sang qui maculait le cardigan pelucheux, comme s'il pouvait, par magie, faire disparaître cette blessure et guérir cette femme. Mais non. Il n'avait pas ce don. Heureusement, il en avait d'autres. L'odeur de naphthaline, qu'il associait à sa grand-mère, lui monta au nez. Les yeux doux et bienveillants de Jane le regardaient fixement, comme étonnés de le voir là.

Lui aussi, sans le montrer, s'étonnait de la voir là. Il avait son petit secret. Il ne la connaissait pas, non. Son petit secret, c'était que, à la cinquantaine bien sonnée, passé le sommet d'une longue carrière qui paraissait en perte de vitesse, il s'étonnait toujours devant la mort violente. C'était une étrange réaction de la part du chef de l'escouade des homicides, mais elle expliquait peut-être en partie pourquoi il ne s'était pas hissé davantage dans le monde cynique de la Sûreté. Gamache espérait toujours qu'on se soit trompé et qu'il n'y ait aucun cadavre. Mais Mlle Neal était de plus en plus rigide, cela ne

faisait aucun doute. Se redressant avec l'aide de l'inspecteur Beauvoir, il boutonna son Burberry doublé pour se protéger du froid d'octobre, et s'interrogea.

Quelques jours avant sa rencontre avec la mort, Jane Neal s'était fait attendre à un autre rendez-vous. Elle était convenue de prendre un café au bistro du village avec sa chère amie et voisine Clara Morrow. Arrivée la première, Clara choisit une table à la fenêtre et attendit. Comme elle avait tendance à s'impatienter, le mélange d'agacement et de café au lait produisit en elle une exquise trépidation. Frémissante, Clara passa un long moment à contempler, par la fenêtre à meneaux, le parc du village entouré de vieilles demeures et d'érables. Ces arbres, lorsqu'ils prenaient des teintes époustouflantes, du rouge à l'ambre, étaient à peu près les seules choses qui changeaient dans le vénérable village.

Entre les meneaux, elle vit un pick-up arriver paresseusement par la rue du Moulin avec, allongée sur le capot, une magnifique biche tachetée. La camionnette fit lentement le tour du parc, ralentissant le pas des villageois. C'était la saison de la chasse, mais ces chasseurs-ci venaient surtout de Montréal ou d'autres villes. Ils louaient des pick-up et, tels des mastodontes en quête de nourriture, régnaient sur les routes de terre, de l'aube au crépuscule, à la recherche de cerfs. Lorsqu'ils en repéraient un, ils s'arrêtaient sournoisement, sortaient du camion et tiraient. Tous les chasseurs n'étaient pas comme ça, Clara le savait bien, mais un bon nombre tout de même. Ayant ligoté le cerf au capot de leur camionnette, ces mêmes chasseurs parcouraient la campagne, certains, curieusement, d'exhiber ainsi la preuve de leur grandeur.

Chaque année, des chasseurs tiraient sur des vaches ou des chevaux, sur des chiens ou des chats, et les uns sur les autres. Incroyablement, il leur arrivait de se tirer eux-mêmes, peut-être au cours d'un épisode psychotique où ils se prenaient pour du gibier. Les gens intelligents savaient que certains chasseurs – pas tous, seulement quelques-uns – ont de la difficulté à distinguer un pin d'une perdrix ou d'une personne.

Clara se demanda ce qui retenait Jane. Comme elle était rarement en retard, elle le lui pardonna aisément. Clara excusait facilement la plupart des gens. "Trop facilement !" lui disait

souvent Peter, son mari. Mais Clara avait son petit secret : elle n'oubliait pas vraiment. La plupart des choses, oui. Mais elle en gardait secrètement et précieusement dans sa mémoire et y retournait lorsqu'elle avait besoin d'être rassurée par le manque de gentillesse des autres.

Entre les miettes de croissant tombées sur *La Gazette* de Montréal qu'on avait laissée sur la table, Clara parcourut les manchettes : “Le Parti québécois s’engage à tenir un référendum sur la souveraineté”, “Saisie de drogue en Estrie”, “Randonneurs égarés au parc du Mont-Tremblant”.

Clara détourna le regard des titres moroses. Peter et elle avaient depuis longtemps annulé leur abonnement aux journaux de Montréal. Bienheureuse ignorance, en effet. Ils préféraient le journal du coin, le *Williamsburg County News*, qui leur disait tout sur la vache de Wayne, la visite des petits-enfants de Guylaine ou la mise aux enchères d’un édredon piqué au profit de la maison de retraite. De temps à autre, Clara se demandait si c’était une échappatoire, une façon de fuir la réalité et les responsabilités. Puis, elle se rendait compte que cela lui importait peu : l’essentiel, elle l’apprenait ici même, au *Bistro d’Olivier*, au cœur de Three Pines.

— Tu es bien loin ! lui dit la voix chère et familière.

Jane apparut, hors d’haleine et souriante, le visage ridé par le rire et rosi par le froid automnal, car elle arrivait en courant de son cottage, de l’autre côté du parc.

— Désolée pour le retard, murmura-t-elle à l’oreille de Clara pendant l’accolade.

L’une était minuscule, potelée et à bout de souffle, l’autre, trente ans plus jeune, mince et encore fébrile sous l’effet de la caféine.

— Tu trembles, dit Jane en s’asseyant et en commandant un café au lait. Je ne savais pas que tu t’en faisais autant.

— Espèce de vieille sorcière ! dit Clara en riant.

— J’en étais une, ce matin, c’est sûr. As-tu entendu parler de ce qui s’est passé ?

— Non, quoi donc ?

Clara se pencha, attendant la nouvelle. Peter et elle étaient allés à Montréal pour acheter des toiles et des couleurs acryliques. Ils étaient tous deux artistes. Peter avait réussi. Clara était encore inconnue et, selon la plupart de ses amis, allait sans doute le demeurer si elle persistait à produire des œuvres

hermétiques. Clara avouait que sa série d'utérus guerriers souffrait de l'incompréhension des acheteurs, bien que ses objets domestiques aux cheveux bouffants et aux pieds immenses aient récolté un certain succès. Elle en avait vendu un. Les autres, une cinquantaine, étaient entreposés dans leur sous-sol, qui ressemblait beaucoup aux ateliers de Walt Disney.

— Non ! murmura Clara au bout de quelques minutes, vraiment secouée.

En vingt-cinq années passées à Three Pines, elle n'avait jamais, au grand jamais, entendu parler d'un crime. Si l'on verrouillait les portes, c'était uniquement pour empêcher les voisins de venir déposer chez soi des paniers de courgettes au moment de la récolte. Bien sûr, comme le disait clairement le titre de *La Gazette*, il y avait une autre culture d'une envergure égale à celle des courgettes : la marijuana. Mais ceux que ça ne concernait pas fermaient les yeux.

A part cela, il n'y avait aucune criminalité. Ni cambriolages, ni vandalisme, ni agressions. Il n'y avait pas même de police à Three Pines. De temps à autre, Robert Lemieux, de la Sûreté des environs, roulait en voiture autour du parc, juste pour la forme.

Jusqu'à ce matin-là.

— C'était peut-être une blague ?

Clara se colletait avec la description affreuse que Jane venait de lui faire.

— Non. Ce n'était pas une blague, dit Jane en se remémorant la scène. Un des gars a ri. D'un rire un peu familier, maintenant que j'y repense. Ce rire-là n'était pas drôle.

Jane tourna son regard bleu clair vers Clara. Un regard rempli d'étonnement.

— Un son que j'avais déjà entendu, à l'époque où j'enseignais. Pas souvent, Dieu merci. C'est celui que font les garçons lorsqu'ils s'amuse à torturer.

Elle frémit à ce souvenir et s'enveloppa dans son cardigan.

— Un rugissement affreux. Je suis contente que tu n'aies pas été là.

Juste à ce moment, Clara tendit le bras par-dessus la table ronde en bois foncé et prit la main froide et menue de Jane. Elle aurait voulu de tout son cœur avoir été à sa place.

— C'étaient des jeunes, tu crois ?

— Comme ils portaient des passe-montagnes, c'est difficile à dire, mais je pense les avoir reconnus.

— C'était qui ?

— Philippe Croft, Gus Hennessey et Claude Lapierre, murmura Jane en regardant autour d'elle pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre.

— En es-tu certaine ?

Clara connaissait les trois garçons. Pas exactement des enfants de chœur, mais pas non plus du genre à faire cela.

— Non, avoua Jane.

— Il vaut mieux ne le dire à personne d'autre.

— Trop tard.

— Pourquoi "trop tard" ?

— Je les ai nommés, ce matin, au moment où c'est arrivé.

— Tu as murmuré leurs noms ?

Clara sentit son sang quitter ses doigts et ses orteils et affluer vers son cœur. "S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît", implorait-elle en silence.

— Je les ai hurlés.

Devant l'expression de Clara, Jane s'empressa de se justifier :

— Je voulais qu'ils arrêtent. Ça a marché. Ils ont arrêté.

Jane revoyait les garçons qui s'enfuyaient, trébuchaient en montant la rue du Moulin et sortaient du village. Celui dont le passe-montagne était d'un vert vif s'était retourné pour la regarder, les mains encore ruisselantes de fiente de canard. Le fumier déposé en tas était destiné à engraisser les plates-bandes du parc du village, mais il n'avait pas encore été étendu. Elle regrettait de ne pas avoir vu l'expression du garçon. Était-il en colère ? Effrayé ? Amusé ?

— Alors, tu as eu raison. A propos de leurs noms, je veux dire.

— Probablement. Je n'aurais jamais cru voir ça ici un jour.

— C'est donc pour ça que tu étais en retard ? Tu as dû te nettoyer ?

— Oui. En fait, non.

— Tu pourrais être plus évasive ?

— Peut-être. Tu fais partie du jury de la prochaine exposition de la galerie de Williamsburg, n'est-ce pas ?

— Oui. On se rencontre cet après-midi. Peter en fait partie aussi. Pourquoi ?

Clara craignait presque de respirer. Était-ce possible ? Après s'être si longtemps fait prier, taquiner et bousculer, parfois sans délicatesse, Jane était-elle sur le point d'y arriver ?

— Je suis prête.

Jane poussa le plus grand soupir que Clara eût jamais entendu, d'une force telle qu'une rafale de miettes de croissant tomba de la une de *La Gazette* sur ses genoux.

— J'étais en retard, dit lentement Jane – et ses mains se mirent à trembler –, parce que j'avais une décision à prendre. J'ai une peinture que j'aimerais inscrire à l'exposition.

Là-dessus, elle se mit à pleurer.

Les œuvres de Jane avaient toujours été un secret de Polichinelle à Three Pines. De temps à autre, quelqu'un marchant dans les bois ou à travers champs la trouvait en train de se concentrer sur une toile, mais elle lui faisait jurer de ne pas s'approcher, de ne pas regarder, de détourner les yeux comme s'il était témoin d'un acte presque obscène, et de n'en parler à personne. La seule fois que Clara avait vu Jane en colère, c'était lorsque Gabri était arrivé derrière elle alors qu'elle peignait. Il avait cru qu'elle plaisantait en l'avertissant de ne pas regarder.

Il avait eu tort. Elle était on ne peut plus sérieuse. Il avait fallu quelques mois à Jane et Gabri pour se réconcilier ; chacun s'était senti trahi par l'autre. Mais leur bonne nature et leur affection réciproque avaient colmaté cette faille dans leur amitié. Tout de même, cela avait servi de leçon.

Personne ne devait voir les œuvres de Jane.

Jusque-là, apparemment. Mais, maintenant, l'artiste était envahie par une émotion si forte que, assise au bistro, elle pleurait. Clara était à la fois horrifiée et terrifiée. Elle jeta des regards furtifs autour d'elle, redoutant qu'on ne l'ait vue, tout en l'espérant désespérément. Puis, elle se posa cette simple question, qui ne la quittait jamais tout à fait : "Que ferait Jane à ma place ?" La réponse lui vint. Jane la laisserait pleurer, la laisserait gémir. Et, au besoin, lancer la vaisselle. Jane ne s'enfuirait pas. Lorsque la tempête serait passée, Jane serait là. Alors, elle serrerait Clara dans ses bras, la réconforterait et lui ferait savoir qu'elle n'était pas seule. Jamais seule. Aussi Clara resta-t-elle là à regarder et à attendre. Se résignant à ne rien faire. Peu à peu, les pleurs se calmèrent.

Clara se leva avec un calme extrême. Elle prit Jane dans ses bras et sentit le vieux corps se remettre en place dans un craquement. Elle adressa ensuite une petite prière de remerciement aux dieux qui accordent des grâces. La grâce de pleurer et celle de regarder.

— Jane, si j'avais su que ce serait aussi douloureux, je ne t'aurais jamais harcelée pour que tu exposes tes œuvres. Je suis désolée !

— Oh ! non, dit Jane en tendant le bras au-dessus de la table où elles s'étaient rassises.

Prenant les mains de Clara, elle dit :

— Tu ne comprends pas. Ce n'étaient pas des larmes de douleur. Non. J'ai été surprise par la joie.

Jane regarda au loin et hocha la tête, comme si elle se parlait à elle-même.

— Finalement.

— Comment s'appelle ta peinture ?

— *Jour de foire*. C'est le défilé de fermeture de la foire agricole.

C'est ainsi que, le vendredi précédant Thanksgiving, le tableau fut placé sur un chevalet, à la galerie d'art de Williamsburg. Il était emballé dans du papier de boucherie et attaché avec de la ficelle, tel un ballot, pour le protéger du froid et de la cruauté des éléments. Lentement, méticuleusement, Peter Morrow défit le nœud, tirant délicatement la corde jusqu'à ce qu'elle se dégage. Il l'enroula autour de sa paume, comme du fil. Clara voulait le tuer. Elle était prête à hurler, à bondir vers lui et à le bousculer. A jeter au sol le pitoyable paquet de ficelle, et peut-être Peter avec, et à arracher le papier ciré de la toile. Son visage se fit encore plus impassible, bien que ses yeux aient commencé à s'exorbiter.

Peter déplia soigneusement un coin du papier, puis un autre, en le défroissant de sa main. Clara n'avait jamais remarqué qu'un rectangle avait autant de coins. Le bord de sa chaise lui lacérait les fesses. Les autres membres du jury, rassemblés pour juger les œuvres soumises, paraissaient s'ennuyer. Clara était anxieuse pour tout le groupe.

Chacun des coins enfin défroissé, on pouvait enlever le papier. Peter se tourna vers les quatre autres membres du jury pour prononcer un petit discours avant de dévoiler l'œuvre cachée. "Un mot bref et de bon goût, se dit-il. Un peu de mise en contexte, un peu de..." Il vit les yeux exorbités et le visage empourpré de sa femme. Lorsque Clara se déformait, ce n'était pas le moment de discourir.

Il retourna rapidement au tableau et, d'un seul coup, enleva le papier brun, révélant *Jour de foire*.

Clara, bouche bée, piqua du nez, comme si sa tête était soudainement devenue trop lourde. Ses yeux s'agrandirent et sa respiration s'arrêta. Pendant un moment, on aurait dit qu'elle était morte. C'était donc ça, *Jour de foire* ! Elle en avait le souffle coupé. De toute évidence, les autres membres du jury aussi. Les visages disposés en demi-cercle révélaient divers degrés d'incrédulité. Même la présidente, Elise Jacob, restait muette. Elle était peut-être frappée d'apoplexie.

Clara, qui détestait évaluer le travail des autres, n'avait jamais rien vu de tel. Elle se mordit les doigts d'avoir convaincu Jane d'inscrire sa toute première œuvre à une exposition publique qu'elle-même allait juger. Était-ce de l'ego ? Ou de la simple imbécillité ?

— Cette œuvre s'intitule *Jour de foire*, dit Elise en lisant ses notes. Proposée par Jane Neal, de Three Pines, souscriptrice de longue date de la galerie de Williamsburg. Sa première soumission.

Elise lança un regard à tous.

— Des commentaires ?

— C'est merveilleux, dit Clara, faussement.

Les autres la regardèrent, abasourdis. Devant elle, sur le chevalet, était posée une toile non encadrée, au sujet évident. Les chevaux ressemblaient à des chevaux, les vaches étaient des vaches, et les personnages étaient tous reconnaissables, non seulement en tant que personnes, mais en tant qu'habitants du village. Mais c'étaient tous des bonshommes allumettes. Ou, du moins, peut-être un cran au-dessus des bonshommes allumettes. Dans une guerre entre une armée de bonshommes allumettes et les figurants de *Jour de foire*, ces derniers l'auraient emporté, ne fût-ce que parce qu'ils avaient un peu plus de muscles. Et de doigts. Mais il était clair que ces gens ne vivaient qu'en deux dimensions. Pour Clara, qui tentait de saisir sans faire de comparaisons évidentes, c'était un peu comme une peinture rupestre sur toile. Si les Néandertaliens avaient tenu des foires agricoles, elles auraient ressemblé à cela.

— Mon Dieu. Mon fils de quatre ans peut faire mieux, dit Henri Larivière, énonçant une évidence.

Henri avait été ouvrier dans une carrière avant de découvrir que la pierre lui parlait. Il l'avait écoutée. Ce fut un point de

non-retour, bien sûr, même si sa famille souhaitait voir le jour où il ferait au moins le salaire minimum au lieu d'immenses sculptures de pierre. A présent, son visage était plus large, plus rude et plus indéchiffrable que jamais, mais ses mains disaient tout. Elles étaient tournées vers le haut, dans un geste simple et éloquent de supplication, de reddition. Il cherchait les mots adéquats, sachant que Jane était l'amie de plusieurs membres du jury.

— C'est affreux.

Ayant manifestement renoncé à l'effort, il était redevenu sincère. Ou alors sa description était plus indulgente que le fond de sa pensée.

Dans des couleurs vives et fortes, l'œuvre de Jane représentait le défilé de clôture de la foire. Si l'on distinguait les porcs des chèvres, c'était uniquement parce qu'ils étaient d'un rouge vif. Les enfants ressemblaient à de petits adultes. "En fait, se dit Clara en se penchant avec hésitation comme si la toile pouvait lui infliger un autre choc, ce ne sont pas des enfants, mais de petits adultes." Elle reconnut Olivier et Gabri à la tête des lapins bleus. Dans les gradins, derrière la parade, se tenait la foule, majoritairement de profil, et les gens s'observaient ou s'évitaient. Quelques-uns regardaient directement Clara. Chaque joue était ornée d'un cercle rouge d'une rondeur parfaite, ce qui dénotait, supposa-t-elle, l'éclat de la santé. C'était affreux.

— Eh bien, au moins, c'est facile, dit Irène Calfat. C'est refusé.

Clara sentit le froid et l'ankylose gagner ses extrémités.

Irène Calfat était potière. Elle transformait de gros morceaux d'argile en œuvres raffinées. Ayant mis au point une nouvelle façon de glacer ses œuvres, elle attirait maintenant des potiers du monde entier. Bien sûr, après avoir effectué le pèlerinage à l'atelier d'Irène Calfat, à Saint-Rémy, et passé cinq minutes avec la Déesse de la Boue, ils savaient qu'ils s'étaient trompés. C'était l'une des personnes les plus égocentriques et les plus mesquines de ce monde.

Clara se demanda comment une personne aussi dépourvue d'émotions humaines normales pouvait créer des œuvres d'une telle beauté. "Tandis que, toi, tu te décarcasses", dit la petite voix méchante qui lui tenait compagnie.

Par-dessus le bord de sa grande tasse, elle jeta un coup d'œil vers Peter. Il avait un morceau de gâteau au chocolat collé au

visage. D'instinct, Clara essuya son propre visage, poussant, sans le vouloir, une noix de Grenoble dans ses cheveux. Même avec cette grosse tache, Peter était fascinant. D'une beauté classique. Grand, large d'épaules comme un bûcheron, par contraste avec l'artiste raffiné qu'il était. Ses cheveux ondulés étaient devenus gris, il portait des lunettes en permanence, et des rides soulignaient les coins de ses yeux et son visage rasé de près. La cinquantaine, il avait l'allure d'un homme d'affaires parti à l'aventure. Presque tous les matins, Clara, en s'éveillant, le regardait dormir et voulait se faufiler dans sa peau pour lui envelopper le cœur et le préserver. La tête de Clara attirait la nourriture comme un aimant. Elle était la Carmen Miranda des pâtisseries. Peter, en revanche, était toujours impeccable. Même s'il pleuvait de la boue, il rentrait à la maison plus propre que lorsqu'il était parti. Mais parfois, à certains moments glorieux, son aura naturelle lui faisait défaut et un débris quelconque lui collait au visage. Clara savait qu'elle devait le lui dire. Mais elle ne le fit pas.

— Vous savez, dit Peter – et même Irène le regarda –, je trouve ça très bien.

Irène renâcla et lança un coup d'œil lourd de sens à Henri, qui l'ignore. Peter se tourna vers Clara et, un moment, soutint son regard, comme si elle était une sorte de pierre de touche. Lorsque Peter entrait dans une pièce, il balayait toujours l'endroit des yeux jusqu'à ce qu'il trouve Clara. Alors seulement, il se détendait. Le monde extérieur voyait un homme grand et distingué avec une épouse décoiffée et s'en étonnait. Certains, surtout la mère de Peter, semblaient même trouver que c'était contre nature. Clara était son point d'ancrage et la source de tout ce qui était bon, sain et heureux en lui. En la regardant, il ne voyait pas la chevelure rebelle et en bataille, les vêtements amples, les lunettes à monture d'écaille de chez Dollarama. Non. Il voyait son port d'attache. Certes, à ce moment précis, il voyait aussi une noix de Grenoble dans ses cheveux, une caractéristique assez typique. D'instinct, il passa ses doigts écartés dans ses propres cheveux, faisant tomber de sa joue la miette de petit gâteau.

— Qu'est-ce que tu vois ? demanda Elise à Peter.

— Franchement, je ne sais pas. Mais il faut l'accepter.

Obscurément, cette brève réponse donna encore plus de crédibilité à son opinion.

— C'est risqué, dit Elise.

— Je suis d'accord, dit Clara. Mais quel est le pire qui puisse arriver ? Que les visiteurs de l'exposition pensent qu'on s'est trompés ? C'est toujours ce qu'ils croient.

Elise fit un signe de tête affirmatif.

— Je vais vous dire ce qu'on risque, dit Irène, ajoutant implicitement "bande d'imbéciles" à sa phrase. On est un groupe communautaire et on arrive à peine à boucler le budget. Notre seule valeur, c'est notre crédibilité. S'ils se mettent à croire qu'on accepte des œuvres non pas sur la base de leur valeur artistique, mais parce qu'on aime l'artiste, comme une clique d'amis, on est foutus. C'est ça, le risque. Personne ne va nous prendre au sérieux. Les artistes ne voudront pas exposer ici, de peur de se compromettre. Le public ne viendra pas, parce qu'il va savoir que, tout ce qu'il voit, c'est de la merde, comme...

Les mots lui manquèrent et elle se contenta de désigner la toile.

Soudain, Clara vit. Juste un éclair, quelque chose qui la travaillait aux confins de sa conscience. Pour un très bref instant, *Jour de foire* miroita. Les pièces se rassemblèrent, puis le moment passa. Clara s'aperçut qu'elle avait encore une fois cessé de respirer, mais aussi qu'elle se trouvait devant une magnifique œuvre d'art. Comme Peter, elle ne savait pas pourquoi ni comment, mais, à cet instant précis, ce monde qui lui avait semblé sens dessus dessous se redressa. Elle vit que *Jour de foire* était une œuvre extraordinaire.

— Je trouve ça plus que merveilleux, je trouve ça brillant, dit-elle.

— Allons ! Vous ne voyez pas qu'elle dit ça uniquement pour appuyer son mari ?

— Irène, on a entendu ton opinion. Continue, Clara, dit Elise.

Henri se pencha en avant en faisant gémir sa chaise.

Clara se leva et marcha lentement vers l'œuvre posée sur le chevalet. Elle était si profondément touchée, sa tristesse et son sentiment de perte étaient si intenses, que c'était tout ce qu'elle pouvait faire pour ne pas pleurer. "Comment est-ce possible ? se demanda-t-elle. Les images sont si enfantines, si simples. Presque ridicules, avec des oies dansantes et des gens souriants." Mais il y avait autre chose, qu'elle n'arrivait pas tout à fait à saisir.

— Désolée. C'est gênant, dit-elle avec un sourire, les joues brûlantes, mais je ne peux pas vraiment l'expliquer.

— Pourquoi ne pas laisser de côté *Jour de foire* pour regarder les autres œuvres ? On y reviendra à la fin.

Le reste de l'après-midi se déroula sans encombre. Le soleil descendit graduellement, et la pièce était encore plus froide lorsqu'ils regardèrent de nouveau *Jour de foire*. Tout le monde était épuisé et ne songeait qu'à en finir. Peter alluma les spots du plafond et posa le tableau de Jane sur le chevalet.

— Bon. Est-ce que quelqu'un a changé d'idée à propos de *Jour de foire* ? demanda Elise.

Silence.

— Alors, c'est deux pour et deux contre.

Longuement et calmement, Elise regarda *Jour de foire*. Elle connaissait un peu Jane Neal et l'aimait bien. Elle l'avait toujours trouvée sensée, affable et intelligente. C'était une personne qu'on aimait fréquenter. Comment cette femme avait-elle pu créer cette œuvre puérile et bâclée ? Mais... Une nouvelle pensée lui vint à l'esprit. Qui n'était pas originale, en fait, ni même nouvelle pour Elise, mais nouvelle ce jour-là.

— *Jour de foire* est accepté. Le tableau sera exposé avec les autres œuvres.

Clara bondit de joie, renversant sa chaise.

— Enfin, voyons ! dit Irène.

— Exactement ! Bravo. Vous faites toutes deux valoir mon argument, dit Elise en souriant.

— Quel argument ?

— Pour une raison quelconque, *Jour de foire* nous met au défi. Il nous émeut. Il nous pousse à la colère...

Ce disant, Elise fixa ses yeux sur Irène, avant d'ajouter :

— ... à la confusion...

Ici, elle jeta un regard bref, mais lourd de sens à Henri, qui hochait légèrement sa tête grisonnante, puis elle reprit, en tournant les yeux vers Peter et Clara :

— ... à...

— A la joie, l'interrompit Peter.

Au même moment, Clara dit :

— A la peine.

Ils se regardèrent et se mirent à rire.

— Maintenant, dit Elise, je le regarde et je me sens, comme Henri, tout simplement confuse. En vérité, je ne sais pas si